

“L’idée de science éthique husserlienne et ses implications dans le cadre de la phénoménologie”, *Etudes Phénoménologiques*, 2007-8.

L’idée de science éthique et ses implications dans le cadre de la science phénoménologique¹

Susi Ferrarello

ferrarello.susi@tiscali.it

Introduction

Dans les premières pages d’*Introduction à la phénoménologie*, Patočka définit la phénoménologie comme « une réflexion parallèle sur le sens autant des choses que de la vie humaine » : réflexion qui nécessite une science rigoureuse, ainsi qu’une vision de la science dans sa « signification fondamentale pour la vie². » D’une telle manière Patočka accomplit un double geste : d’un côté, il formule d’une manière explicite son idée de la phénoménologie ; de l’autre, il pose les termes d’un questionnement tout à fait crucial concernant les rapports entre éthique et phénoménologie. Il s’agira notamment pour nous de ramener à la source ce questionnement implicitement formulé par Patočka. La science phénoménologique est-elle compréhensible sans le support de l’éthique ?

Ce retour aux sources de l’intrigue entre phénoménologie et éthique se fera en deux étapes. Dans un premier moment, il faudra s’interroger sur le sens de l’expression husserlienne de « science éthique » (*Ethische Wissenschaft*). Car, en dépit des apparences, cette expression ne va pas de soi. Qu’est-ce qu’à proprement parler une science éthique ? Quel est l’enjeu de la tentative, très tôt entamée par Husserl, de faire

¹ Bien que fruit d’un travail personnel, ce texte n’aurait pu voir le jour sans le soutien de nombre d’amis et de collègues. Je dois tout d’abord remercier, M. Claudio Majolino et M. David Philippe pour avoir bien voulu lire le manuscrit, ainsi que pour leurs nombreux conseils et encouragements. Je remercie également Emmanuelle, Caroline Ratel et Sandra Martinelli pour leur patience et leur savoir-faire dans le travail de traduction du texte.

² J. Patočka, *Introduction à la phénoménologie de Husserl*, Million, Paris, 1992, p. 7.

de l'éthique, discipline la plus proche de la vie humaine, une science ? La réponse à cette première question théorique nous mènera à un deuxième problème, d'ordre plus historique. Il est bien connu qu'un premier lot de travaux systématiques de Husserl consacrés à l'éthique peut être daté entre 1908 et 1914. Une deuxième vague d'analyses portant sur ces mêmes questions, mais sous un angle d'attaque fort différent, se trouve dans d'autres textes rédigés autour de 1920-1924. La décennie 1914-1924 constitue notamment l'une des périodes les plus importantes pour le développement de l'éthique husserlienne. C'est en effet pendant ces années-là que Husserl élabore les deux groupes de leçons d'éthique que nous venons d'évoquer, qui sont publiés maintenant respectivement dans les volumes XXVIII³ et XXXVII⁴ des *Husserliana*, et qui se caractérisent par de nombreux réaménagements conceptuels. Mais comment faut-il penser de tels écarts. Que s'est-il passé entre-temps ? Dans quelle mesure peut-on dire qu'il s'agit des signes d'une évolution de la pensée de Husserl en matière d'éthique ? Et le cas échéant, dans quelle mesure peut-on avancer l'hypothèse qu'une telle évolution dans la manière de penser la « science éthique » a conditionné la manière husserlienne de penser la « science en général » et la « science phénoménologique » en particulier ?

Il se pourrait en effet que l'idée même de science – et a fortiori de phénoménologie – ne sorte pas indemne de sa mise à l'épreuve éthique.

Science et conscience

« Science de la conscience⁵ » (*Wissenschaft vom Bewußtsein*), est une expression que Husserl utilise à maintes reprises pour indiquer cette science qui a pour but « une étude essentielle de la conscience, y compris de la signification de la conscience et de son objectualité comme telle⁶ ». Or, des nombreuses définitions husserliennes du concept de conscience, la plus indiquée pour comprendre l'idée d'une « science de la conscience » est sans doute la suivante :

La conscience en général est donc une unité, une unité sous l'égide de la raison. La raison qui connaît, celle qui évalue et celle qui agit sont indissolublement liées les unes aux autres : une théorie de la connaissance séparée d'une théorie de l'évaluation ou de la volonté, cela n'existe pas – pas plus

³ E. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre*. 1908-1914, *Husserliana* XXVIII herausgegeben von Ullrich Melle, The Hague, Netherlands, Kluwer Academic Publishers, 1988; (dorénavant: Hua XXVIII).

⁴ E. Husserl, *Einleitung in die Ethik. Vorlesungen Sommersemester 1920 und 1924*, *Husserliana* XXXVII, herausgegeben von Henning Peucker, Dordrecht/Boston/London, Kluwer Academic Publishers, 2004, (dorénavant: Hua XXXVII).

⁵ E. Husserl, *Aufsätze und Vorträge*. 1911-1921, *Husserliana* XXV, herausgegeben von Thomas Nenon and Hans Rainer Sepp, The Hague, Netherlands, Martinus Nijhoff, 1986, p. 17 (dorénavant: Hua XXV).

⁶ Hua XXV, p. 16: « das Wesensstudium des Bewußtsein, auch dasjenige der Bewußtseinsbedeutung und Bewußtseinsgegenständlichkeit als solcher ».

que des sciences transcendantales séparées les unes des autres en genres particuliers de la raison ; il n'y a qu'une seule et unique doctrine transcendantale de la raison, qui, à son tour, s'inscrit dans une seule et unique science transcendantale de la conscience pure en général, c'est-à-dire la phénoménologie pure ou transcendantale⁷.

Selon Husserl la conscience est donc unité absolument rationnelle. La rationalité de la conscience connaît en outre plusieurs variantes parallèles : la raison qui connaît, celle qui évalue, celle qui agit. Chaque variante délimite la région d'une science particulière qui converge au sein d'une seule et unique science générale de la conscience : la phénoménologie.

L'expression « science de la conscience » se réfère donc à la phénoménologie transcendantale en tant que science générale, point-source des autres disciplines scientifiques.

La science éthique de 1914

C'est dans le cadre d'une telle idée de la conscience que s'insère le projet éthique husserlien. Les *leçons de 1914* s'ouvrent en effet par les remarques suivantes :

Traditionnellement, « le vrai », « le bien » et « le beau » ont été pensés comme des idées philosophiques mutuellement reliées, auxquelles l'on a fait correspondre des disciplines philosophiques parallèles [...] : la logique, l'éthique et l'esthétique. Cette mise en parallèle puise ses racines dans des motivations profondes qui n'ont pas été suffisamment tirées au clair et elle abrite d'importants problèmes philosophiques qu'il nous faut [...] approfondir au nom d'une fondation scientifique de l'éthique⁸.

Cette structure du parallélisme, que Husserl reprend de la tradition philosophique et adapte à sa définition de la conscience, représente donc le point de départ de la fondation de la science éthique⁹. Il s'agit dès lors d'établir une analogie entre les différentes formes rationnelles qui se partagent le champ unitaire de la conscience. La conscience rationnelle n'est en fait que l'unité de ce domaine qui s'articule en raison doxique, pratique, axiologique et ainsi de suite. Ces différentes formes de la conscience

⁷ Hua XXV, p. 197: « So ist Bewußtsein überhaupt eine Einheit und eine Einheit unter dem Titel Vernunft. Erkennende, wertende, praktische Vernunft sind unlöslich aufeinander bezogen, und es gibt keine Erkenntnistheorie getrennt von Wertungstheorie und Willenstheorie, keine transzendentalen Wissenschaften getrennt nach besonderen Vernunftgattungen, sondern eine einzige transzendental Vernunftlehre, die selbst aufgeht in eine einzige transzendental Wissenschaft vom reinen Bewußtsein überhaupt, die reine oder transzendental Phänomenologie. »

⁸ Hua XXVIII, p. 3: « Diese Parallelisierung hat ihre tiefliegenden und nicht hinreichend geklärten Motive, sie birgt in sich große philosophische Probleme, denen wir in der Interesse einer wissenschaftlichen Begründung der Ethik [...] nachgehen wollen ».

⁹ Cf. Hua XXV, p. 147.

rationnelle ont toutes la même dignité épistémologique, car elles constituent les fondements d'autant de sciences particulières. La raison doxique, par exemple, établit les assises de la science de la connaissance, de même que la raison axiologique fournit le soubassement de la science de l'évaluation. La structure du parallélisme prend ainsi la forme d'une explicitation constante du rapport entre les formes de l'unité rationnelle de la conscience et les disciplines scientifiques particulières. A son tour, la raison universelle propre à l'unité de la conscience pure, qui, d'une certaine manière 'se modalise' et s'exprime dans la structure du parallélisme, constitue le fondement théorique de chaque science, y compris, naturellement, de la science éthique.

Husserl en vient ainsi à considérer la phénoménologie pure comme la science de la conscience en général et l'éthique comme cette science particulière – à venir – qui trouve son fondement scientifique dans la conscience rationnelle pratique. Le parcours de la fondation de la science éthique, est au fond le même que celui suivi par Husserl lors de la fondation de la science phénoménologique en tant que telle.

Or, Husserl y insiste à plusieurs reprises : entre éthique et logique, il existe une « analogie radicale et continue¹⁰. » La logique, en effet, est la science qui dérive de l'un des "modes parallèles" de la conscience rationnelle les mieux connus, et, pour cette raison, elle fait donc office de modèle ou de paradigme analogique pour cette science éthique à venir. Husserl reprend ainsi les résultats de ses recherches logiques, et il les met à l'épreuve de son projet éthique¹¹. Mais de cette manière, Husserl finit pour attribuer à l'éthique le rôle d'un véritable test, où les concepts opératoires de la phénoménologie, gagnés sur le terrain logique, se doivent de prouver leur efficacité. L'éthique devient ainsi le lieu d'une mise à l'épreuve de la démarche générale qui mène de la logique à la phénoménologie. Si le parallélisme tient, si la logique est une science, et si le domaine rationnel de la conscience est univoque, alors l'éthique devra être une science exactement dans le même sens que la logique. Or, il n'en est rien. Le test échouera, et Husserl, afin de garder le parallélisme et de rendre compte de la scientificité de l'éthique, sera amené à soumettre les notions même de science et de phénoménologique à une révision profonde.

L'analogie entre logique et éthique en 1914

¹⁰ Hua XXVIII, p. 44 : « eine radikale und durchgehende Analogie ».

¹¹ Cf. Hua XXVIII, p. 3, où Husserl se réfère au parcours balisé par les *Prolégomènes* et les *Recherches Logiques* et qu'il considère essentiel pour comprendre la démarche des *Leçons*.

Par la thèse du parallélisme, Husserl affirme ainsi que la raison éthique et la raison logique sont parallèles et analogues entre elles. Or, il existe plusieurs manières de décrire une telle analogie : en tant qu'analogie univoque, équivoque, ou réciproque.

Selon Heidegger¹², l'analogie entre logique et éthique est univoque (elle ne fonctionne qu'au niveau formel de la correspondance entre une logique formelle et une éthique formelle) et unilatérale (la logique donne à l'éthique le modèle pour clarifier les obscurités de sa structure formelle, mais pas l'inverse). Ullrich Melle, dans l'introduction au volume XXVIII des *Husserliana*¹³, soutient en revanche qu'elle est plutôt *équivoque* (à la logique formelle correspond une éthique formelle ; aux ontologies régionales logiques correspondent des ontologies régionales éthiques), bien qu'il partage avec Heidegger l'idée de son caractère unilatéral. Mais c'est la lecture de Vincent Gérard¹⁴ qui nous paraît la plus convaincante. A la fois *équivoque* et *réciproque*, l'analogie husserlienne fonctionne en même temps sur plusieurs niveaux et opère sur deux fronts : la réflexion éthique stimule celle de la logique et vice-versa. L'évolution de la pensée éthique husserlienne entre 1908 et 1914, permet, entre autres, selon V. Gérard, de comprendre l'évolution de l'idée husserlienne de logique formelle entre les *Recherches Logiques* et *Logique formelle et logique transcendantale*.

Dans les leçons de 1914, cette idée de réciprocité aide Husserl à imaginer une structure souple, propre à la science éthique. Cette même structure qu'en 1924 deviendra l'occasion d'une mise en cause de l'idée de science.

Revenons aux textes :

Comme à la logique formelle correspond un système de structures fondamentales de la conscience de la croyance (de la conscience doxique, comme j'ai l'habitude de dire) et par conséquent une phénoménologie et une théorie de la connaissance formelle, de façon analogue, il en va de même [...] pour la pratique en relation à la discipline phénoménologique qui en principe lui correspond – c'est-à-dire à la théorie [...] de la volonté¹⁵.

La science éthique a, selon Husserl, les mêmes caractéristiques que la science logique décrite dans les *Prolégomènes* et les *Recherches Logiques*. Comme la science logique,

¹² M. Heidegger, *Einführung in die phänomenologische Forschung*, dans *Gesamtausgabe*, XVII, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main, 1994, p. 271.

¹³ U. Melle, *Einleitung des Herausgebers*, op. cit., p. 19

¹⁴ V. Gérard, « L'analogie entre l'éthique et la logique », dans AA. VV. *Fenomenologia della ragione pratica*, Bibliopolis, Napoli, 2004, pp. 119-148.

¹⁵ Hua XXVIII, p. 4: « Wie der formalen Logik ein System fundamentaler Strukturen des Glaubensbewußtseins (des doxischen, wie ich zu sagen pflege) entspricht und somit eine Phänomenologie und Theorie der formalen Erkenntnis, so ähnlich verhält es sich mit der formalen Axiologie und Praktik hinsichtlich der ihnen prinzipiell zugehörigen Disziplin der Phänomenologie bzw. der Wertungs- und Willenstheorie ».

l'éthique représente aussi un système de structures fondamentales de la conscience, qui trouve son origine scientifique dans l'unité théorique de la conscience. La science éthique est donc, à proprement parler, la théorie de l'action et elle s'organise autour des mêmes axes que la théorie de la pensée.

L'analogie avec ce qui arrive dans le domaine de la logique saute aux yeux. [...]. Mais en éthique aussi, il est difficile de nier l'utilité et même la nécessité d'une technologie : une technologie celle de l'agir rationnel [...], il faut néanmoins s'assurer que les fondements théoriques les plus essentiels d'une telle technologie résident, non pas dans la psychologie des fonctions de la connaissance et des émotions, mais dans des lois a priori, dans des théories qui – conformément à leur sens propre – sont appelées à opérer à titre de normes rationnelles au sein de toute évaluation, éthiques comme logiques, des fils conducteurs de chaque praxis rationnelle¹⁶.

Cet instrument heuristique quelque peu contraignant qu'est le parallélisme, permet ainsi de définir l'éthique comme une science qui s'étage sur trois niveaux : pur, normatif et technique. Tout comme en logique, il existe ainsi une technique, qui correspond à l'ensemble des principes pratiques qui règlent matériellement l'action. De tels principes délimitent le domaine d'application du deuxième niveau, c'est-à-dire le niveau normatif, et ils puisent leur légitimité dans la pure rationalité de la conscience pratique qui garantit l'existence de théories et de lois absolument pures et a priori. Le troisième niveau – qui, à proprement parler, est plutôt le premier en soi – est enfin celui de la théorie, qui donne à la technique son fondement rationnel et permet à la science de devenir telle.

« Une éthique pure – écrit Husserl – devrait dès lors être le fondement essentiel d'un art ou d'une discipline technique de l'agir humain rationnel¹⁷. » Pour que l'éthique soit une science, l'éthique pure doit être le fondement de la technique. Mais en quoi consiste ce devoir être ?

Voilà ce dont la science avait préalablement et exclusivement besoin : il lui fallait l'élaboration évidente de cette idée de théorie que chaque science, en tant que telle, est appelée à réaliser concrètement. Celle-ci n'est autre que l'explication de l'idée de vérité en soi, qui est par essence médiate ou immédiate, et qui, par conséquent, renvoie à des principes que l'on peut atteindre à titre

¹⁶ *Ivi*, p. 11-2: « Also die Analogie mit der Sachlage in der Logik springt in die Augen. Und [...] auch in der Ethik, wird man die Nützlichkeit, ja Notwendigkeit einer Kunstlehre, derjenigen also des vernünftigen Handelns, nicht leugnen, [...] dafür eintreten, dass die wesentlichsten theoretischen Fundamente der Kunstlehre anstatt in der Psychologie der Erkenntnis- und Gemütsfunktionen vielmehr in gewissen apriorischen Gesetzen und Theorien legen, die ihrem eigentümlichen Sinn gemäß dazu berufen sind, als Vernunftnormen für alle ethischen wie logischen Beurteilungen zu fungieren und als die Leitsterne für jedwede Vernunftpraxis ».

¹⁷ *Ivi*, p. 13: « So müßte also eine reine Ethik das wesentliche Fundament einer Kunst oder Kunstlehre vom vernünftigen menschlichen Handeln sein ».

de conditions de possibilité de vérités ou de systèmes de vérités, valables en soi, d'une manière non seulement immédiate, mais aussi médiante¹⁸.

Le “devoir être” de la science éthique est dès lors dans la prise en charge même de l'idée de théorie : la science doit expliquer le système de vérités qui est à la base de chaque considération de la réalité empirique – ce n'est qu'à ce prix qu'elle peut *devenir science*. L'éthique pure ou scientifique peut d'ailleurs prétendre déterminer le fondement essentiel de la technique, mais cela seulement si elle est à même d'expliquer l'idée de vérité en soi qui est propre à chaque théorie. Pour qu'on puisse donc parler de science éthique, il est nécessaire d'accomplir le “devoir être” (*Sollen*) de la science en tant que telle.

Conformément à la percée des *Recherches logiques*, « élaborer l'idée de théorie », « expliquer l'idée de vérité » veut dire pour Husserl se pencher sur « ce qui, dans les disciplines normatives, constitue l'homogénéité des vérités ou encore l'unité du domaine. Par l'homogénéité objective, il est vrai, on entendra le plus naturellement du monde l'homogénéité fondée dans les choses elles-mêmes ; on n'aura donc ici en vue que l'unité résultant d'une légalité théorique ou l'unité de la chose concrète¹⁹. » L'unité théorique est donc le noyau homogène de vérité à partir duquel il est possible de parler de principes scientifiques et normatifs (ou simplement explicatifs) des actions humaines. La nature rationnelle des essences de la conscience est en effet la caractéristique qui, grâce à son homogénéité, unifie les essences mêmes dans l'idée de théorie. « [L]es sciences normatives dépendent des sciences théoriques – et surtout des sciences théoriques au sens le plus étroit de sciences nomologiques – de telle manière que nous pouvons à nouveau affirmer qu'elles tirent de celles-ci tout ce qui, en elles, constitue la valeur scientifique et qui, comme tel, est précisément le théorique²⁰. »

Les lois de la science éthique ont une composante théorétique unitaire, et c'est justement celle-ci qui en fait des sciences. Elle fait de la science éthique une pure science nomologique, fondement pur de l'éthique technique.

¹⁸ Hua XXV, p. 130: « Das war es auch, was die Wissenschaft zunächst und allein brauchte: einsichtige Herausarbeitung der Idee der Theorie, die konkret zu realisieren jede Wissenschaft als solche berufen ist. Diese ist nur Explikation der Idee der Wahrheit an sich, die ihrem Wesen nach unmittelbar oder mittelbar ist, und demnach auf Prinzipien zurückgeführt, die einsehbar sind als Bedingungen der Möglichkeit an sich geltender, nicht bloß unmittelbarer, sondern auch mittelbarer Wahrheit bzw. von Wahrheitssystemen ».

¹⁹ E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, *Husserliana* XVIII, Erster Teil. *Prolegomena zur reinen Logik*. Text der 1. und der 2. Auflage, Halle: 1900, rev. ed. 1913, herausgegeben von Elmar Holenstein, The Hague, Netherlands, Martinus Nijhoff, 1975, p. 236; trad. fr. par Hubert Élie, Arion L. Kelkel e René Schérer, *Recherches Logiques. Prolégomènes à la logique pure*, PUF, Coll. Epiméthée, Paris, 1969, p. 261.

²⁰ *Ivi*, p. 237; tr. fr. p. 260

Le rapport entre les champs du “devoir être” (en tant qu’explication de l’idée de théorie à la base de chaque science) et du “dû” (en tant qu’application pratique de telle idée dans la technologie), permet ainsi de tirer au clair les rapports entre science, théorie et technologie. Ces deux niveaux, celui de la science et celui de la technologie, sont en effet l’un *pur* et l’autre *empirique*. Alors que le “devoir être” (de la science) permet aux principes empiriques du “dû” (de la technique) d’appliquer sur la réalité concrète des principes universellement valables, autant la technique (le “dû”) produit des applications et des réalisations des principes de la science éthique (et de son “devoir être”) dans le monde humain.

Science, théorie et technologie sont dès lors étroitement et essentiellement liées : le niveau empirique et matériel de la technologie tire sa validité du fait qu’il est fondé sur le niveau plus élevé de la science, celui de la théorie. La théorie, cependant, en tant que pur niveau de la science, demeure tout à fait séparée de la technique, sous peine de provoquer une chute dans le relativisme.

Ce bref parcours à travers la caractérisation de l’intrigue entre science et éthique dans les *Leçons de 1914*, devrait avoir suffisamment montré que, dans cette première phase de sa réflexion, Husserl envisage la science éthique comme une discipline qui trouve son fondement dans la raison pratique de la conscience et qui articule le niveau pur de la conscience rationnelle et le niveau empirique de l’application pratique des principes purs de la science.

Quant à la relation de l’éthique à la phénoménologie, il s’agit du rapport de la partie au tout. Les deux sciences ont le même fondement scientifique, c’est-à-dire la conscience, mais la science éthique se fonde seulement sur la pure raison pratique de la conscience ; la science phénoménologique, au contraire, en tant que « science pure de la conscience », comprend toutes les sciences – y compris la science éthique – en tant que régions particulières de la plus vaste conscience rationnelle. La raison de la conscience est en effet le fondement rationnel de chaque science et les essences de la conscience représentent le contenu théorétique qui permet aux sciences d’être de vraies sciences. C’est justement cette circularité qui permet aux différentes disciplines particulières régionalement déterminées, *d’en venir à la science*.

LA CONSCIENCE APRES LE TOURNANT GENETIQUE

Le cadre du projet éthique husserlien que nous venons d'esquisser change radicalement à partir de 1917, suite aux premiers développements de la méthode génétique²¹. Mais que faut-il comprendre par-là ?

Dans le sens que Husserl attribue à l'adjectif « génétique » convergent les trois sens du verbe grec *gignomai* qui en est à l'origine : naître, être et devenir. Husserl envisage désormais une étude de la conscience qui s'écarte sensiblement de l'image d'un portrait statique de la réalité. Il s'agit maintenant de faire place à une phénoménologie de la conscience qui intègre les analyses statiques par une prise en charge de la vie de conscience en tant qu'une unité *vivant* dans la réalité, selon *son* origine, *son* être et *son* devenir. La conscience prendra dès lors la forme d'une unité qui "fonctionne", "opère" et interagit avec le monde :

Le nom de raison désigne seulement une section du plus ample et très vaste cadre de la conscience possible en général [...] parce qu'on doit tenir compte des sphères idéalement infinies de celle qui est l'image spéculaire de la raison et de l'irrationalité²².

La conscience n'est plus, selon Husserl, une unité absolument rationnelle et toujours explicable. En tant que "opérante", elle devient au contraire plutôt difficile à saisir et à expliquer d'une manière entièrement rationnelle.

A plusieurs reprises, Husserl insiste sur ce noyau d'obscurité introduit au sein du rationnel par le tournant génétique.

Pour autant que nous en parlions – écrit Husserl – nous ne connaissons pas la conscience pure [...]. Pour l'avoir (au sens de la connaissance) nous devons, d'abord, l'acquérir²³.

²¹ Selon l'avis de R. Bernet, I. Kern, E. Marbach (*Edmund Husserl*, il Mulino, Bologna, 1992, p. 253), Husserl utilisait déjà au moment de *Ideen I* l'expression « genèse ». Cependant ce concept demeure encore ancré à un cadre statique, qui ne permet pas encore de sortir de la question des fils conducteurs ontologiques des vécus. L'introduction de la méthode génétique au sens propre remonte aux années 1917-1921.

²² Hua XXV, p. 147-8: « [...] der Titel Vernunft einen bloßen Ausschnitt bezeichnet aus dem weitesten und weitesten Rahmen des möglichen Bewußtseins überhaupt. [...] daß wir [...] die ideell unendlichen Sphären des Spiegelbildes von Vernunft und Unvernunft, [...], müssen wir beachten ».

²³ *Ivi*, p. 187: « Wir k e n n e n das reine Bewusstsein nicht, wieviel wir in Worten davon reden (...). Um es im erkenntnismäßigen Sinn zu besitzen, müssen wir es allererst erwerben »

Ou encore,

dès que je fais attention à ma conscience en tant que fonction – c'est-à-dire comme la fonction de constituer en elle la réalité – dans toute sa grandeur qui embrasse l'univers, en sorte que le monde entier et toutes les sciences se meuvent pour ainsi dire au sein de la conscience [...], voilà qu'une gêne et un étonnement radical m'assaillent : d'un trait tout devient problématique, toutes les sciences avec leur rationalité, qui habituellement est pleinement satisfaisante, reçoivent un indice d'incompréhension²⁴. »

Ce changement d'axe pose ainsi de nouvelles questions. Si la conscience ne peut pas être totalement acquise, et si elle devient une unité qui peut être aussi irrationnelle, les sciences, qui puisent leur source rationnelle dans la conscience, deviennent-elles pour autant potentiellement irrationnelles ? Sont-elles foncièrement marquées par ce que Husserl appelle un « indice d'incompréhension » (*Index der Unverstandenheit*) ?

Husserl lui-même reconnaît d'ailleurs la possibilité de s'exposer à ce danger :

Celui qui s'intéresse à l'origine, en ce qui concerne la question de l'unité et de la multiplicité de la conscience rationnelle qu'on en a, ou sa connaissance possible, à côté de la raison doit, de toute façon, étudier aussi l'irrationalité (raison négative) et la non-raison, c'est-à-dire l'entière conscience pure, et aussi le moi pur qui peut se montrer comme fonctionnant en elle-même. Ce qui, pour des questions essentielles est un, ne peut pas être divisé²⁵.

La conscience est une unité qui ne peut pas être partagée ; son irrationalité ou rationalité concerne chaque partie de sa structure. Du coup, les fondements mêmes des sciences semblent en être ébranlés. Cependant, une telle situation ne peut pas remettre en question le travail du phénoménologue ; c'est à lui, à « celui qui s'intéresse à l'origine », que revient la tâche de juger au cas par cas si l'on est en présence d'un cas de conscience rationnelle, irrationnelle ou encore non-rationnelle.

²⁴ *Ivi*, p. 182: « Aber sowie ich auf Bewußtsein als F u n k t i o n – nämlich als die Funktion, in sich selbst „Wirklichkeit“ zu „konstituieren“ – in seiner Weite, die das Weltall umspannt, aufmerksam werde und nun alle Welt und alle Wissenschaft [...] ins Bewußtsein rückt und darin, wie es scheint, für immer verschlossen bleiben muss – befällt mich ein radikales Unbehagen und Staunen: Alles wird mit einem Mal fraglich, a l l e Wissenschaften mit aller ihnen eigenen, sonst voll befriedigenden Rationalität erhalten einen Index der Fraglichkeit, der Unverstandenheit ».

²⁵ *Ivi*, p. 197: « Wer sich ursprünglich für das Thema Einheit – Mannigfaltigkeit, Gegenstand – Vernunftbewußtsein von ihm, möglicher Erkenntnis von ihm interessiert, muß doch mit der Vernunft die Unvernunft (negative Vernunft) und Nichtvernunft, das gesamte reine Bewußtsein studieren und dabei auch das reine Ich selbst, wie es in diesem als fungierendes aufweisbar ist. Was aus Wesensgründen Eines ist, kann man nicht auseinanderreißen ».

Ce dernier cas est le plus redoutable. Si l'irrationalité peut être expliquée comme *un manque* de rationalité, comme l'état propre à ce qui n'est pas encore rationnel, moment passif du vécu de conscience, la non-rationalité prend plutôt les contours d'une *absence* de rationalité, d'un résidu constant et indépassable d'incompréhension : un noyau d'obscurité au sein même de la conscience. Mais cela implique tout aussi bien l'idée corrélative selon laquelle toute science abrite en soi un « indice d'incompréhension et de problématicité » permanent.

Le contraste avec l'idée de science héritée des *Prolégomènes* et encore en place dans l'éthique de 1914 ne saurait être plus grand. Comment dès lors le projet de fondation scientifique de l'éthique – avec la mise en lumière des rapports entre éthique, conscience et phénoménologie – ressent-il d'un tel changement d'axe radical ? Si Husserl introduit *dans la définition même de la conscience* un noyau d'obscurité, *et donc dans la structure même de la science* des éléments qui lui confèrent un indice d'incompréhension, qu'en est-il de l'idée d'une science éthique ?

LA SCIENCE ETHIQUE DE 1924

Dans les leçons d'éthique de 1924, suite au tournant génétique, Husserl remet la main sur le projet éthique qu'il avait entamé dix ans auparavant. Plusieurs éléments demeurent inchangés, à l'image du recours au dispositif du parallélisme, traditionnellement reconnu, entre éthique et logique et qui, tout comme en 1914, joue un rôle tout à fait central, ayant « sa motivation profonde dans la raison elle-même²⁶. » Mais le nouveau sens accordé au concept de « technique » (*Kunstlehre*) montre déjà que des changements profonds sont à l'œuvre :

Qu'est-ce qui distingue donc d'une part, la discipline technique [...] et les disciplines théorétiques, sciences au sens prégnant, d'autre part ? Il s'agit, dans les deux cas, de disciplines scientifiques, y compris les disciplines techniques²⁷.

²⁶ Hua XXXVII, p. 3: « Knüpfen wir an die traditionelle Parallelisierung der Ethik mit der Logik an, die in der Tat tiefstliegende Motive in der Vernunft selbst hat ».

²⁷ *Ivi*, p. 14: « Was unterscheidet also Kunstlehre [...] auf der einen Seite und theoretische Disziplinen, Wissenschaften im prägnanten Sinne auf der anderen? Wissenschaftliche Disziplinen sind beide, auch die Kunstlehren ».

En 1914, Husserl avait établi une distinction assez forte, en affirmant que la technologie n'était pas et ne pouvait pas être une science. Le prix d'une telle confusion aurait été la confusion entre la science éthique et une forme plus ou moins sophistiquée de psychologie de l'action. Il en va tout à fait autrement dans le passage qu'on vient d'évoquer où les deux niveaux semblent avoir la même dignité épistémologique. La distinction entre science et technique devient moins tranchée, « les techniques sont aussi précisément des sciences²⁸ ». Husserl aurait-il changé d'avis ? Aurait-il rouvert au relativisme cette porte qu'il lui avait fermée dix ans auparavant ?

Rien n'est moins sûr. Ce changement apparent de position s'explique en réalité par l'introduction de la part de Husserl d'un sens tout à fait nouveau du terme « technologie » et, du coup, d'un changement correspondant dans la notion corrélative de « science ». Le terme « *Kunstlehre* », dit-il, doit être pris en un sens *double* :

Ce manque de clarté constant puise sa source dans [...] un *double sens propre au concept de technologie*, dont la mise en relief se révèle déjà être de la plus grande importance, afin de montrer, d'une part, la légitimité d'une logique pure ainsi que d'une éthique pure en tant que pures sciences de la raison et [...], d'autre part, de distinguer celles-ci des technologies propres à la connaissance scientifique de l'action éthique.²⁹

Il y a deux définitions possibles de la « *Kunstlehre* ». D'un côté, la technologie est le fondement *de jure* des disciplines pures, de l'autre, elle est *de facto* une discipline empirique déterminée. Chaque technologie garde selon Husserl un « noyau de pureté » censé représenter le contenu scientifique ou l'instance de légitimité « de droit » qui est à la base des sciences pures. C'est justement ce noyau de pureté qui donne au concept de *Kunstlehre* une nouvelle signification :

²⁸ *Ivi*, p. 19: « *Kunstlehren eigentlich auch Wissenschaften sind* ».

²⁹ *Ibid.*: « Die hier bestehende Unklarheit hat [...] ihre Quelle in einem Doppelsinn, der im Begriff der Kunstlehre liegt, dessen Aufweisung sich bald als höchst wichtig herausstellen wird, um einerseits das Recht wie der reinen Logik so einer reinen Ethik als reiner Wissenschaften von der Vernunft [...] zu erweisen und andererseits sie zu scheiden von den eigentlichen Kunstlehren der wissenschaftlichen Erkenntnis des ethischen Handelns. »

De toute manière, notre compréhension de la possibilité et de la légitimité de la technologie a changé d'une manière significative par rapport à l'opposition entre *des disciplines scientifiques réelles et pures* et *des technologies comme systèmes de prescriptions pratiques*³⁰.

L'individuation de ce noyau de pureté semble représenter la discriminante fondamentale permettant de distinguer la technologie comme système de prescriptions et la technologie scientifique. Et l'origine d'un tel noyau, ainsi que du double-sens du mot « technologie » mis en relief par Husserl, découle de la position du sujet à l'égard de la réalité. Ce mot indique en effet *à la fois* :

1/ la position pratique qui vise à donner à tous les individus qui veulent atteindre un ensemble déterminé de buts – des « individus pratiques » (*Praktikern*) – des prescriptions et des règles de conduite ayant une force normative ;

2/ la position théorétique qui vise, d'une manière purement théorétique, à étudier la sphère des activités qui tendent à un but³¹.

Il est clair que ce double-sens du concept de technologie dépend de la position occupée tour à tour par le sujet connaissant, qui peut être soit pratique, soit purement théorétique ; dans le premier cas, le sujet est confronté à des buts empiriques, la technologie prend ainsi la forme d'un système de prescriptions pratiques ; dans le second, le sujet est sous l'emprise d'une attitude purement théorique et la forme de technologie qui lui correspond, est une technologie « pures ».

L'exemple le plus clair utilisé par Husserl afin d'expliquer cette ambiguïté structurelle du concept de « *Kunstlehre* » est celui du stratège. Le stratège est à la fois un homme et un militaire. En tant que stratège-militaire, son but singulier est de mettre en œuvre des stratégies efficaces pour gagner la guerre. Mais en tant que stratège-homme, son but « pur », « absolu » est d'accomplir son devoir, c'est-à-dire de réaliser son « *Beruf* », terme fort complexe que l'on pourrait traduire par « mission » ou « vocation ». Il en découle que « le but absolu », ce qui fait de la technologie une science, correspond dans l'exemple husserlien à la « mission » ou, plus précisément, à la « vocation » de

³⁰ *Ivi*, p. 23: « Jedenfalls ist uns die Möglichkeit und das eigentümliche Recht von Kunstlehren in einem neuen Sinne, in dem von wirklichen und rein wissenschaftlichen Disziplinen gegenüber den Kunstlehren als Systemen praktischer Vorschriften deutlich geworden ».

³¹ *Ivi*, p. 25: « Denn der Doppelsinn erwächst ja daraus, dass einmal die praktische Einstellung maßgebend sein kann, die Vorschriften geben will für all die, die ihrerseits eine bestimmte Art von Zwecken verwirklichen wollen. Dann ist die gesamte Kunstlehre ein systematisches Gebilde eben von Vorschriften und Gebilden eines Praktikers. Andererseits kann eine rein theoretische Einstellung maßgebend sein, die an einer Sphäre der Zwecktätigkeit rein theoretisch interessiert ist ».

l'homme. La vocation, en tant que devoir et but absolu de la science, constitue le fondement de légitimité qui est à la fois, à la base de la science éthique et des différents buts singuliers, qui sont au fondement des multiples techniques. Comme l'écrit Husserl,

Chaque technique a [...] sa technologie correspondante. Ceci vaut aussi pour cette technique qui s'appelle science³².

Donc, *la science* est une *technique*, à laquelle correspond – comme à toute technique – une *technologie*, un ensemble de dispositifs techniques visant des buts déterminés par le biais d'un réseau de prescriptions et de règles normatives de comportement.

En outre,

Toutes les technologies, réelles et possibles, sont subordonnées à un but supérieur [...] dans la mesure où tous les buts possibles sont subordonnés au but idéal supérieur d'un devoir absolu, à savoir cette vie que la raison exige d'une manière absolue³³.

Le fondement *de jure* qui permet de distinguer technologie empirique et technologie scientifique est donc ce que Husserl appelle « le devoir absolu » (*das absolut Gesolltes*), et qui représente à la fois le contenu scientifique et le but idéal de la nouvelle technique scientifique.

Par conséquent, c'est justement l'explication du double-sens qui est à la base de l'éthique comme technologie, qui permet de comprendre la continuité qui existe entre science et technologie et qui permet à Husserl des formulations telles que : « les technologies sont proprement [...] des sciences³⁴. » « *Kunstlehre* » et « *Wissenschaft* » sont ainsi des termes qu'il faut penser d'une manière unitaire, conformément au rôle joué par le but essentiel du devoir absolu, à la fois contenu technique-scientifique et

³² *Ivi*, p. 17: « Jede Kunst hat [...] sich eine entsprechende Kunstlehre. Das stimmt auch für diejenige Kunst, die da Wissenschaft heißt ».

³³ *Ivi*, p. 18: « Stehen alle wirklichen und möglichen Kunstlehren unter einer obersten [...] sofern alle möglichen Zwecke unter dem obersten, idealen Zweck eines absolut Gesollten, im Sinne der Vernunft absolut geforderten Lebens stehen ».

³⁴ *Ivi*, p. 19: « Kunstlehren eigentlich [...] Wissenschaften sind ».

fondement essentiel de la science. « Ceci – conclut Husserl – vaut aussi bien pour l'éthique que pour la logique³⁵. »

Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer l'importance de l'idée de parallélisme mobilisée par Husserl, et de sa nature à la fois équivoque et réciproque. Or, ce parallélisme, encore à l'œuvre dans les *Leçons de 1924*, permet aux changements radicaux apportés par Husserl à sa conception générale de la science, de circuler *du domaine l'éthique à celui de la logique*. Si actes logiques et actes éthiques sont toujours entrelacés et si l'analogie entre logique et éthique est réciproque, les changements que Husserl apporte à la science éthique deviennent aussi propres à la logique. Husserl finit ainsi pour modifier le modèle des *Recherches Logiques* utilisé dans les *Leçons de 1914*.

Nous l'avons vu, le changement est de taille et il implique 1/ un dédoublement du sens du concept de technologie et 2/ une modification dans la manière de penser le fondement de légitimité, *de jure*, de la science.

Ce dernier point est tout à fait crucial, non seulement pour la définition de la science éthique, mais surtout pour le destin de la science en tant que telle. Par rapport aux *Prolégomènes* et aux *Leçons de 1914*, le fondement de droit qui fait d'une science une science n'est plus dans la clarification des essences homogènes de la conscience, mais dans l'accomplissement d'une vocation, c'est-à-dire de l'unité hétérogène des vécus de la conscience. Dans les deux groupes de leçons, Husserl ne se lasse pas de faire appel à un « devoir absolu » que chaque science doit accomplir afin d'être une science véritable. Mais dans les *Leçons de 1924*, le rapport que nous avons précisé plus haut entre ce « devoir absolu » et le « dû » n'est plus de même nature : l'un comme l'autre, peuvent être *aussi bien purs qu'empiriques*.

L'éthique est la technologie de l'agir correct, ou – dans la mesure où l'agir correct est celui qui porte sur des fins correctes – la technologie des fins que nos actions doivent correctement poursuivre. Il est vrai cependant que dans toute situation contingente vécue, à chaque sujet agissant correspond un but singulier en tant que *unum necessarium*, c'est-à-dire quelque chose d'unique, ce qui se doit d'être voulu, si bien que *l'éthique est la technologie qui porte sur un tel devoir absolu* ou sur *la prétention absolue de la raison pratique*³⁶.

³⁵ Cf. Hua XXXVII, p. 19.

³⁶ *Ivi*, p. 10: « Ethik ist die Kunstlehre vom richtigen Handeln oder, da richtiges Handeln ein solches ist, das auf die rechten Zwecken, geht, die Kunstlehre von den Zwecken, die unser Handeln rechtmäßig zu verfolgen hat. Ist es aber wahr, dass in jeder Lebenslage für jeden Handelnden ein einziger Zweck als das *unum necessarium* vorgezeichnet ist als das Einzige, was gewollt werden soll, so ist die E t h i k d i e K u

La prétention absolue de la raison pratique est donc le but unique qui « se doit d'être voulu », l'*unum necessarium* qui doit être poursuivi par tout sujet agissant. Ce but conditionne profondément la raison pratique et détermine le contenu rationnel qui est à la base de la science éthique. Le devoir absolu est, alors, le contenu purement scientifique qui émerge dans toute situation contingente et qui permet à la technologie de devenir une unité scientifique.

D'ailleurs, tout discours au sujet d'une « mission » ou d'une « vocation » semble nécessairement faire signe vers une forme d'engagement personnel. Cette idée ne pourrait pas être plus éloignée des propos tenus par Husserl dans les *Leçons de 1914*. Loin d'être rattaché à l'entreprise conceptuelle d'élaboration de « l'idée de théorie » ou d'explication de « l'idée de vérité », le fondement de la science semble plutôt être de nature *personnelle*. Autant l'idée de science que son fondement se trouvent enfin rapprochés du monde. Une comparaison entre les deux formulations de l'impératif catégorique proposées par Husserl, permet de voir clairement la nature d'un tel rapprochement.

En 1914, l'impératif catégorique se résume dans la formule : « Tue das Beste !³⁷ », où le mieux était, d'une certaine manière, le résultat d'une sorte de calcul, presque mathématique, que le sujet, une fois entamé, ne pouvait pas rater.

En 1924, la formule devient : « Tue dein Bestes nach bestem Wissen und Gewissen !³⁸ » L'impératif catégorique se réfère à des personnes, des individus pouvant choisir d'agir bien ou mal. Dans cette deuxième formulation, le déictique « dein » joue un rôle crucial. Il est utilisé pour montrer l'existence d'un « toi » auquel il revient d'agir. Cette fois-ci, le « mieux » perd son allure hyper-objective et revient aux choix d'un sujet, à la fois *pur* et *personnel*, et dont les actions – en tant que « ses » actions – peuvent être rationnellement ou caractériellement correctes :

La voix de la conscience, voire du devoir absolu, peut exiger de ma part quelque chose que jamais je ne pourrais reconnaître comme la meilleure des choses dans la comparaison entre les valeurs. Ce qui est fou

nstlehre, die auf dieses absolut Gesollte bezogen ist, oder bezogen ist auf die absolute Forderung der praktischen Vernunft».

³⁷ Hua XXVIII, p. 153.

³⁸ Hua XXXVII, p. 7.

pour la compréhension qui compare les valeurs, est approuvé en tant qu'éthique et peut devenir objet d'un très grand respect³⁹.

Le caractère de la personne peut choisir d'agir contrairement aux valeurs posées par la raison, mais en harmonie avec soi-même.

L'unité – écrit Husserl – de l'assignation des buts, qui passe par la forme éthique de l'absolue prétention du devoir à travers l'unité du vécu de l'homme, se réfère de manière essentielle à l'unité de la personnalité dans la mesure où la personnalité est celle qui veut dans le vouloir et agit dans l'agir⁴⁰.

Le concept de « personne » devient ainsi tout à fait central. Il constitue le point de repère aussi bien de l'homme que de la raison pratique du sujet. La « personne » est le moyen qui permet de réaliser le devoir absolu, soit le *Beruf* du sujet selon les principes rationnels de la raison pratique. Elle représente le droit absolu, le « devoir être » (*Sollen*) et le but (*Ziel*) que la raison doit clarifier afin de devenir le fondement d'une science. Ce nouveau type de fondement pourrait même conduire Husserl à l'acceptation – du moins dans ces *Leçons* – d'une idée de science totalement empirique et extrêmement éloignée de celle défendue dans les *Recherches Logiques*.

Mais une nouvelle difficulté se fait jour. Le fondement de la science est maintenant lié à la vocation personnelle. Or, si Husserl définit la personne comme étant une unité seulement empirique, toute science devient ainsi, *eo ipso*, empirique. Si Husserl, au contraire, place l'idée de personne au sein du domaine pur de la conscience, dès lors, c'est sa conception de la conscience pure, ainsi que l'idée de science qu'y est rattachée, qui va devoir être modifiée.

Force est de noter que la définition de personne élaborée par Husserl dans ces années est ambiguë. « Personne » n'est ni l'homme empirique, ni l'ego pur :

³⁹ Ms A V21, 122 a/b, *op. cit.* dans *Hua XXVIII*, p. XLVII- XLVIII: « Die Stimme des Gewisses, des absoluten Sollens, kann von mir etwas fordern, was ich keineswegs als das in der Wertvergleichung Beste erkennen würde. Was für den wertvergleichenden Verstand Torheit ist, wird gebilligt als ethisch und kann zum Gegenstand größter Verehrung werden » .

⁴⁰ *Ivi*, p. 8: « Die Einheit der Zielgebung, die in der ethischen Gestalt absoluter Sollensforderung durch die Einheit eines Menschenlebens hindurchgeht, hat ja wesentliche Beziehung zur Einheit der Persönlichkeit, sofern die Persönlichkeit es ist, die im Wollen will, im Handeln handelt (...) ».

Si nous prenons l'*ego personnel*, tel que nous l'avons trouvé dans l'*inspectio* (donc sans considérer son unité avec le corps propre qui l'exprime [...]) il ne semble pas tout d'abord se distinguer de l'*ego pur*⁴¹.

La personne fait abstraction de son « corps vivant » et peut sans doute être considérée comme une unité pure très proche de l'*ego pur*.

Nous devons [...] distinguer la *personne humaine*, l'unité aperceptive que nous saisissons dans la perception de soi et dans la perception des autres et la *personne en tant que sujet des actes rationnels* dont les motivations et les forces de motivation viennent pour nous à la donnée dans l'expérience que nous avons de notre propre vécu originaire et dans la compréhension par contrecoup du vécu des autres⁴².

La personne selon sa définition pure est le sujet des actes rationnels qui se réalisent d'une manière qui n'est ni totalement pure, ni totalement empirique.

<L'attitude personnelle est > *non relative à la nature*. "Non relative à la nature", cela veut dire que ce dont on fait l'expérience en elle *n'est pas nature au sens de toutes les sciences de la nature*, mais, pour ainsi dire, est un *contraire de la nature*⁴³.

L'expérience personnelle, de par sa nature, se pose ainsi à mi-chemin entre la dimension pure de la conscience et la réalité empirique de l'homme.

Vivre en tant que personne, c'est se poser soi-même en tant que personne, se trouver dans des rapports conscients avec le 'monde environnant' et se mettre soi-même dans de tels rapports⁴⁴.

L'unité personnelle constitue ainsi le centre de motivation qui rend les actes de la conscience des *motus* qui se meuvent dans le monde. À notre avis, d'un côté elle justifie le résidu d'irrationalité de la conscience, parce que l'idée de personne comprend toujours des éléments liés au caractère, aux inclinations, aux pulsions ; de l'autre côté,

⁴¹ E. Husserl, *Ideen zur einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie, Husserliana IV, Zweites Buch: Phänomenologische Untersuchungen zur Konstitution*, herausgegeben von Marly Biemel, The Hague, Netherlands, Martinus Nijhoff, 1952, p. 247; trad. fr. par. Eliane Escoubas *Recherches phénoménologiques pour la constitution*, PUF, Coll. Epiméthée, Paris, p. 338, (désormais abrégé Hua IV).

⁴² *Ivi*, p. 269; tr. fr. p. 364.

⁴³ *Ivi*, p. 180; tr. fr. p. 255.

⁴⁴ *Ivi*, p. 183; tr. fr. p. 259.

elle justifie l'ouverture de la conscience au monde. Sans la dimension personnelle, la conscience ne peut pas être expliquée comme fonction qui vit le monde.

La dimension de la personne, par conséquent, donne à l'éthique, d'un côté, un fondement scientifique autant rationnel qu'irrationnel. Husserl écrit en effet,

Nous appelons éthique, non seulement les volitions et les actions selon leurs buts, mais aussi les dispositions qui sont présentes dans la personnalité comme références habituelles du moi⁴⁵.

Autant les volitions et les actions de la raison pratique que les dispositions habituelles de la personne font partie de la science éthique générale. L'idée de personne est en effet à la base de la science éthique parce qu'elle est le point de réalisation du *Beruf* du sujet, soit du but absolu de cette raison pratique qui justifie le fondement de la science même. Mais de l'autre côté, la dimension de la personne, justifie la dimension de la pure liaison entre conscience et monde, puisqu'elle ouvre la sphère de l'ego pur à celle du monde environnant. Elle constitue le contenu de sens de l'ego pur, comme la *Kunstlehre* constitue le contenu de sens de la pure *Wissenschaft*.

La personne en tant que sujet des actes rationnels, est le noyau pur, essentiel et rationnel du concept d'homme et elle peut être connue à partir de l'expérience humaine, c'est-à-dire à partir des différentes modalisations empiriques de sa pureté. Comme pour la technologie, la signification de la personne se développe aussi selon un double sens : elle indique d'un côté, la pureté absolue et de l'autre, ses différents correspondants empiriques présents dans les autres êtres humains.

Par rapport aux leçons de 1914, Husserl modifie le concept du *Sollen* de la science. En 1914, le *Sollen* de la science consistait en l'explication de l'idée de théorie, c'est-à-dire en l'ensemble des essences de la conscience, en tant que conditions de possibilité de la vérité (plus spécifiquement de l'action correcte) ; en 1924, le *Sollen* devient l'accomplissement du « devoir absolu » ou du « devoir être », (plus précisément l'accomplissement du *Beruf*) de la conscience qui, à son tour, se réfère au concept de personne. L'essence pure et homogène dont Husserl avait parlé dans les *Recherches Logiques*, est pensée en 1924 comme un produit purement hétérogène et personnel, parce qu'il coïncide avec le concept de *Beruf*. Ici la tâche de la science pour devenir

⁴⁵ Hua XXXVII, p. 8: « ‚Ethisch‘ nennen wir nicht nur Wollungen und Handlungen mit ihren Zielen, sondern auch bleibende Gesinnungen in der Persönlichkeit als habituelle Willensrichtungen ».

telle est d'expliquer et de réaliser la vocation personnelle de l'ego. La pureté du « *devoir être* » correspond à celle de la science. Tout comme la science est le résultat de l'unité entre *Kunstlehre* et *Wissenschaft*, ainsi le fondement qui la fait science, le « *devoir être* » est aussi bien pur qu'empirique. L'hétérogénéité du fondement scientifique est absolument parallèle à l'hétérogénéité de la science même : la science est une technique au contenu scientifique et son fondement scientifique est une essence pure qui se réalise dans le concept de personne, c'est-à-dire dans quelque chose de presque technique.

Le fondement rationnel de la science ne comporte pas seulement, comme c'était le cas dans les *Leçons de 1914*, une explicitation de la théorie, c'est-à-dire de l'ensemble des essences homogènes de la conscience, mais aussi une explicitation des essences hétérogènes de la pure conscience, car elles peuvent autant être des parties des vécus personnels, puisque parties du noyau essentiel de communication entre conscience et monde, que de la pure conscience.

CONCLUSION

Au début de notre parcours nous nous sommes donnés deux buts : 1/ comprendre la signification de l'expression 'science éthique' ; 2/ vérifier si cette définition a des influences sur l'idée générale de science, y compris sur la science phénoménologique.

En ce qui concerne le premier but, il est possible de comprendre comment l'expression de science éthique consiste en l'idée d'une discipline qui trouve son origine dans la conscience pure. Chaque science, pour devenir telle, se doit de clarifier l'unité théorique des essences pures et homogènes de la conscience, qui sont à la base de toute science. Toutefois, si dans les *Leçons de 1914* le *devoir être* de la science consistait en la clarification de l'unité homogène de la conscience, en 1924 ce *devoir être* devient la clarification de l'unité hétérogène de la conscience parce qu'elle comprend les essences pures et personnelles du sujet. Le rapport entre *devoir être* et *dû* de la science change, car toutes les deux deviennent plus proches de la vie humaine. Dans les *leçons de 1924* en effet, les dimensions de la personne et de sa vocation deviennent le fondement de droit qui permet de distinguer la technologie scientifique de la technologie empirique.

Donc, en 1924 la science devient quelque chose de plus proche de la dimension personnelle et empirique, elle n'est plus une science absolument pure, mais technologie au contenu scientifique. La dualité du concept de technologie correspond à la duplicité

du concept de personne qui d'un côté, introduit des éléments irrationnels dans l'idée de science, de l'autre côté, ouvre la conscience au monde, en lui donnant des contenus.

En outre, si l'éthique est une partie de la plus générale science phénoménologique et si le projet éthique se construit sur la base d'un parallélisme constant avec la logique, les caractéristiques que Husserl met en évidence pour la science éthique, valent pour chaque type de science. Husserl définit, en effet, toute science comme :

« idée [...] d'un être référé de façon habituelle et selon sa profession à un progrès systématique de théories qui deviennent toujours plus amples, dans lequel on devrait idéalement [...] ouvrir l'unité totale de tout l'être⁴⁶. »

En 1924, « science éthique » et « science en général » deviennent des concepts ouverts. Et la science éthique représente une clarification de l'idée du progrès systématique qui concerne aussi les *habitus* et la vocation du sujet en tant que propres au *Beruf* de la personne.

La présence personnelle de la conscience, justifie l'indice d'incompréhension de chaque science, qui sert à expliquer la science comme un produit dynamique résultant du travail de la communauté des hommes qui vivent dans le monde et qui expliquent la connaissance scientifique du monde aussi à travers leurs structures purement universelles. « Dans chaque science on est dans le règne de la praxis ; l'unité d'un but pratique ou d'un système de buts pratiques nous guide. Ce qui, d'une manière commune et objective, est défini comme science, n'est rien d'autre que le devenu et le parvenu historique dans le travail du savant⁴⁷. » Comme Patočka le remarque au début de son introduction, la science est toujours quelque chose de pratique qui concerne la vie des hommes. Son origine est toujours pratique, car il est guidé par des motivations et des buts du savant. La science est le résultat historique, intersubjectif et personnel du travail des savants. Historique, parce que l'objet de la science et le fondement scientifique en général ne sont jamais des choses totalement définies mais ils sont élaborés, connus et reproduits dans la conscience grâce à un progrès épistémologique du sujet même.

⁴⁶ Hua XXXVII, p. 17: « Idee eines habituellen, berufsmäßigen Gerichtet-Seins auf einen systematischen Progressus immer weitergreifender Theorien, in welchem ideell die Gesamtheit allen Seins [...] sich [...] erschließen müsste ».

⁴⁷ *Ibid.*: « Wir stehen in jeder Wissenschaft in einem R e i c h d e r P r a x i s; die Einheit eines praktischen Zweckes und Zwecksystems leitet uns. Was sehr gewöhnlich und in objektivem Sinn als Wissenschaft bezeichnet wird, ist nichts anderes als das in der Arbeit der Wissenschaftler historisch Gewordene und Fortwerdende ».

Intersubjective, parce que le travail du savant n'est jamais isolé, mais il comporte toujours une interaction entre êtres humains. Personnelle, parce que la structure épistémologique de l'ego pur n'est pas la seule qui permette de parler de science, mais il y a des caractéristiques individuelles qui sont nécessaires à l'ouverture du moi pur au monde et contribuent ainsi, et de façon essentielle, au fondement de la science.

Du coup, le concept de personne, en étant une partie du concept général de conscience, peut être considéré, selon sa fonction constitutive plus générale, comme le fondement et l'objet de la science phénoménologique aussi. Husserl en effet, en continuant, après l'application de la méthode génétique, à soutenir son projet éthique et le parallélisme qui est à sa base, fait de l'éthique une sorte de contre-épreuve du projet phénoménologique plus général. En fait, s'il est possible de parler d'une science phénoménologique qui trouve son origine scientifique dans la conscience et s'il est possible de parler d'une science logique qui trouve sa racine rationnelle dans la raison logique de la conscience, il sera aussi possible de découvrir une science éthique qui trouve sa racine rationnelle dans la raison pratique de la conscience.

Toutefois, ce parcours conduit Husserl à entrelacer ses trois définitions de science plutôt que d'en vérifier leur validité. L'insatisfaction⁴⁸ face à la première formulation de sa science éthique et l'introduction de la méthode génétique conduisent Husserl à nourrir de nouvelles exigences pour son éthique. En 1924, il veut une éthique plus proche des choix personnels des hommes, capable d'orienter les actions individuelles du sujet. Du coup, le fait qu'il maintienne son projet inchangé, même si ses buts ont changé, l'amène à modifier l'idée générale de science. Si l'éthique est, en fait, une science particulière de la science phénoménologique plus générale et si, en vertu du parallélisme, science et logique sont analogues et entrelacées entre elles, ce qui est propre au fondement de la science éthique fait partie aussi des autres sciences. Elles trouvent aussi leurs racines rationnelles dans l'essence pratique du concept de personne (soit dans le but absolu ou dans le *Beruf* de la personne), en tant que partie de la conscience pure.

⁴⁸ Sur l'insatisfaction de Husserl vis-à-vis de sa précédente formulation de l'éthique, nous citons des passages des *Leçons d'éthique* de 1920-24 : « Qu'en est-il – se demande Husserl – des valeurs de la personnalité, de l'évaluation des propriétés personnelles ? » (Hua XXVIII, p. 35) ; ou encore, par rapport à l'exigence du devoir absolu : « Que dois-je faire? Que ma condition de vie exige-t-elle de moi en tant que chose due ici et maintenant ? » (Ivi, p. 7). En ces années, « La question éthique concrète [devient] : 'Comment dois-je modeler mon vivre comme un vivre vraiment bon' et alors [...]: Ma tâche, le devoir pour moi absolu, est celui de prendre ma vie comme vocation scientifique ou comme quelque chose qui n'est rien plus qu'une vocation pratique ? » (Ivi, p. 9)

Du coup, toutes les sciences reçoivent un ‘indice d’incompréhension’ qui émerge au moment où l’on considère la conscience comme ‘fonction’ constituant la réalité scientifique. La phénoménologie aussi, est définie par Husserl comme une science ouverte et dynamique, soit comme la « forme évolutive requise par l’idée d’une philosophie première⁴⁹. » La phénoménologie est une science puisqu’elle se fonde sur la conscience comme point de départ de la constitution de chaque connaissance purement scientifique et qu’elle enquête scientifiquement sur la conscience en tant qu’ensemble des produits scientifiques dérivés du rapport avec le monde. Le devoir être (*Sollen*) de la science phénoménologique est représenté par l’explication de l’objet de sa recherche. La phénoménologie, pour être science, doit en effets expliquer l’essence de son fondement scientifique, c’est-à-dire l’ensemble des produits de l’esprit, de l’hétérogénéité essentielle qui est l’objet et le contenu des différentes sciences. Le *Sollen* de la science phénoménologique est celui de l’accomplissement de la vocation (*Beruf*) de la science phénoménologique même, c’est-à-dire l’explication des vérités de la conscience.

Autant la science éthique que la science phénoménologique se basent sur un devoir être qui s’explique comme l’accomplissement du *Beruf*, de la vocation même du sujet. De plus, puisque la science phénoménologique, comme la science éthique, se fondent autant sur le concept de personne que sur celui de conscience en général, elle s’explique comme une science évolutive et dynamique qui analyse et se base aussi sur des aspects irrationnels et habituels liés à la vie de la personne.

⁴⁹ E. Husserl, *Erste Philosophie (1923/4)*, *Husserliana* VII, Erste Teil: *Kritische Ideengeschichte*, herausgegeben von Rudolf Boehm, The Hague, Netherlands, Martinus Nijhoff, 1956, p. 6; tr. fr. par Arion Lothar Kelkel, *Philosophie première*, 1ère partie, *Histoire critique des idées*, PUF, Coll. Epiméthée, Paris, 1970, p. 7.